

ANNE TRÉPANIER

Université McGill

«Je me souviens» : l'*exemplum* par référence au passé dans l'argumentaire souverainiste de Pierre Vadeboncoeur

Ce que saint Augustin disait du temps, nous pouvons le dire ici de la nation : qu'est-ce donc que la nation ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me demande de l'expliquer, je ne le sais plus.

JEAN-JACQUES GUINCHARD

Depuis les origines mythiques de la fondation utopique d'une communauté française en Amérique, la difficulté d'assurer la permanence des racines françaises au Québec résonne en sourdine... «Je me souviens», c'est l'inscription relevée en bleu sur tous les véhicules motorisés du Québec ; «je me souviens», c'est aussi une image d'action réflexive sur la nation que nous impose cette assertion. L'action de «se souvenir» se pose, en effet, comme devise québécoise, en démarche lucide et confiante. C'est aussi un moyen d'induire une marche à suivre par l'invocation d'exemples mémoriels ou de faits historiques.

Après deux référendums sur l'accession du Québec à la souveraineté, tenus à quinze ans d'intervalle, les

Québécois semblent attendre sur le même chemin, plus ou moins docilement, coincés dans une définition de la nation qui perd de la vitesse. Autour de la borne d'étape que marque le référendum de 1995, il nous semble que le discours souverainiste remplit des fonctions identitaires: il raconte la nation, il la nomme, l'identifie, la balise et l'oriente. Le premier ministre Jacques Parizeau, sur la ligne de départ de la campagne référendaire, disait justement à son équipe: «Il faut revenir à deux questions fondamentales, essentielles: qui sommes-nous? Où allons-nous¹?» Puis, à la veille de la campagne référendaire, lors d'un rallye de formation: «[C'est] le sprint le plus important et le plus emballant de notre vie².» Aussi, la narration du discours idéologique tisse-t-elle une trame explicative de la nation. La narration construit en effet une logique, un monde de possibilités qui constitue le récit chronologique et thématique d'une légitimité, celle du Québec. En établissant sa finalité, le discours souverainiste vient donner des raisons à l'attente, un chemin à suivre et une destination à atteindre. La magie des mots évocateurs, ceux du chemin, des embûches, des pas et des distances à parcourir jalonnent le discours sur la souveraineté. Jacques Parizeau souligne lui-même la remontée souverainiste du début des années quatre-vingt-dix en ces mots: «Nous avons repris la route avec l'espoir comme seul carburant³.» Mais le moteur chauffe et risque de s'enrayer, autour de 1995, à force de tourner avec ou contre la formule gagnante.

Sous la forme d'essais, de pamphlets ou de recueils de chroniques, le discours souverainiste⁴ a occupé une large part de la production textuelle québécoise pendant la période pré-référendaire de 1995. En effet,

depuis 1992, les textes idéologiques ont en quelque sorte préparé le terrain pour la tenue du référendum sur l'accession du Québec à la souveraineté, conditionnel à l'élection provinciale de 1994 du gouvernement péquiste, en développant des synthèses autour de la question de l'identité et de la volonté collectives québécoises⁵. Ces écrits visaient à transmettre l'idée de la « genèse de la nation » en ce qu'ils re-traçaient un passé commun à la nation québécoise, en vue de rendre possible une projection dans l'avenir. De même, dans la période suivant de très près le référendum, les prises de position indépendantistes se sont affirmées dans la majorité des essais publiés. C'est dans ce large bassin de discours imbriqués les uns dans les autres, qui recourent et refondent un discours identitaire autour de la notion de nation québécoise, que nous tentons de discerner une ligne argumentative qui repose sur le temps. Dans le cadre de cet article, nous allons tenter de circonscrire la part de l'argumentation par l'exemple historique dans *Gouverner ou disparaître* de Pierre Vadeboncoeur, essai publié en 1993 chez Typo, dans lequel l'auteur pose un ultimatum aux Québécois : ou bien la défaite doit être assumée, ou bien une réussite collective s'impose.

*

L'*exemplum* est un argument rhétorique qui permet la démonstration d'une thèse par le passage du particulier au particulier. L'exemple est plus affectif que le syllogisme⁶. Il s'adresse de préférence au grand public, puisque le récit, l'anecdote ou la figure qui servira d'exemple doit être très connu pour servir de comparaison ou de repoussoir. Aussi l'exemple est-il empreint

d'*ethos* et de *pathos*, et prétend-il gagner non seulement l'attention et la confiance du lectorat, mais ses émotions. L'*exemplum* répond, en ce sens, aux trois buts de l'éloquence distingués par Cicéron : expliquer (*docere*), plaire (*delectare*) et émouvoir (*movere*). Du reste, l'*exemplar*, autre figure rhétorique fondée sur le réel, n'agit pas comme preuve mais comme exhortation. L'*exemplar* est l'image exemplaire qui invite à l'imitation.

Dans la mesure où des faits historiques sont employés comme exemples dans un discours rhétorique, il semble que ceux-ci transgressent leur rôle identificateur pour devenir des phares, des « prophètes à rebours »⁷ dans les mentalités. Ainsi gonflés, ces faits historiques ont du sens et entrent ainsi dans le monde des faits mentaux. Par ce glissement, ils sont transformés en *facteurs* par la grâce de la mise en récit rhétorique. L'organisation des exemples et leur disposition dans le texte constitue l'étape classique obligée de la structure argumentative : « [...] il y a forcément une dialectique difficile à tenir entre deux processus, celui qui problématise le passé, le rend problématique, le tient à distance et celui qui le convoque sans arrêt pour fixer, souder, mobiliser, unanimiser, fonder⁸. » La dialectique du théorique devient *praxis*, dans la rhétorique de Pierre Vadeboncoeur, dans la mesure où le passé est collé à l'affirmation de la mémoire par l'idéologie. Le *facteur* historique correspond alors à un fait intégré dans un système d'explications. C'est selon cette position de signification essentielle que l'*exemplum* devient, dans le discours souverainiste de Vadeboncoeur, un véritable tremplin de l'imaginaire collectif vers les conseils pratiques. « Je me souviens »... il s'agit ici de se souvenir de « nous » et de se souvenir de « nous » seulement, car l'oubli des « autres » légitime la mémoire du « nous ».

Aussi, le principal argument, qui prend la forme d'une métaphore que l'on file à souhait, celle du chemin, se conçoit sur une ligne. Le chemin projeté n'est possible, dans l'argumentaire souverainiste, qu'en invoquant le chemin parcouru. « Des votes acquis, avons-nous dit. Il le sont depuis toujours : 1942, 1980, 1995 [...] », écrivait en 1995 Guy Bouthillier à l'Université de Montréal. Or, des *exempla* sont sélectionnés dans une histoire et une mémoire collectives québécoises souvent confondues⁹. Il s'agira de faire une typologie des *exempla* par référence au passé dans l'essai *Gouverner ou disparaître* de Pierre Vadeboncoeur, suivant que chacun des *exempla* procède selon un développement narratif, contenant une exemplarité implicite ou visant précisément à délibérer. La figure de l'*exemplum* nourrit l'argumentaire de la narration de la nation, en puisant dans le bassin des expériences passées et pensées et en les présentant comme le bagage culturel des Québécois. En effet, son essai ne se veut pas une chronique, au sens arrêté du terme ; il tente plutôt de susciter un éveil de la mémoire, pour mettre à profit un argumentaire reposant sur la connivence attendue du lectorat québécois ou québécoophile.

De l'essai de Pierre Vadeboncoeur se dégage une argumentation typique de la succession. La référence au passé historique des Québécois apparaît comme le recours premier de l'auteur : si le Canada n'a pas reconnu le Québec par le passé, il ne le reconnaîtra pas dans l'avenir. En effet, sa thèse – son titre – s'énonce selon un raisonnement *tertium non datur* : gouverner ou disparaître sans solution de remplacement. Le développement de son argumentation fait ainsi une large part aux faits historiques qui sont appelés à être

remémorés dans une perspective de continuité, ou si l'on préfère, de bagage collectif¹⁰.

Le développement narratif de l'exemple

Le Mémorable est la forme la plus familière à l'époque moderne : du moment qu'on a saisi l'univers comme une collection ou comme un système de réalités effectives, le Mémorable est le moyen de fractionner cet univers indifférencié, d'y faire des différences, de le rendre concret.

ALAIN JOLLES

Le développement narratif de l'argument souverainiste est entendu ici comme un micro-récit autoréférentiel dont la fonction première serait de projeter l'avenir sur une ligne du temps déjà marquée par des événements historiques signifiants. L'extrait qui suit vient illustrer cette observation :

La loi 86 sur la bilinguisation est une loi linguistique en apparence mais de politique générale anti-nationale en réalité. Les positions du gouvernement libéral dans les matières qui concernent spécifiquement la nation ont toujours ce caractère ambigu et pernicieux¹¹.

On a d'abord ici, sous la forme d'une affirmation, un argument qui fonctionne par la dissociation des notions ; le *distinguo* prétend faire voir la complexité d'une notion présentée comme lisible, c'est-à-dire comme stable, fixe, et ne nécessitant aucun travail d'explicitation. En effet, Vadeboncoeur vient introduire

une dualité dans une formule finie : la *loi 86* devient dans son discours autre chose qu'un énoncé clos. Elle se transforme en réalité double, dont l'une des interfaces sert de maquillage à l'autre, qui serait vraie et laide. Cette assertion tient lieu de préambule au développement d'une argumentation par l'exemple faisant référence au passé :

Par exemple, à Meech, à Charlottetown, il s'agissait officiellement d'ententes censées devoir satisfaire le Québec et donc régler le litige constitutionnel. Or, elles ne comportaient que des formes vides et n'avaient qu'un but réel : mettre un point final à la contestation constitutionnelle en enfermant le Québec dans une constitution soi-disant nouvelle mais qui en gros n'était autre que l'ancienne, badigeonnée. Le langage prétendait cependant tout autre chose¹².

En citant Meech et Charlottetown, Vadeboncoeur en appelle à la mémoire historique des Québécois. En 1990 et 1992, des réunions interprovinciales orchestrées par le gouvernement fédéral avaient, entre autres, mis en échec la question de la reconnaissance canadienne d'une spécificité du Québec au sein du Canada. C'est précisément ce « entre autres » que le présupposé de connivence vient mettre entre parenthèses. C'est la fonction mémorielle du bagage collectif qui est ici interpellée, non la fonction historique. Or, l'auteur vient expliquer l'adverbe *toujours* employé dans l'énonciation du problème par un argument de succession qui vise à amalgamer la *loi 86* et les expériences passées, comprises comme des échecs dans la reconnaissance du caractère distinct de la société québécoise. Vadeboncoeur conclut son *exemplum* en rappelant sa visée explicative : « C'est ainsi qu'on en arrive à ces accords

frauduleux dont on a vu deux exemples en cinq ans, Meech et Charlottetown, justement¹³. » L'argument présentait deux noms propres, celui d'un lac et celui d'une ville; la boucle est maintenant bouclée par le retour sur ces noms qui sont devenus, au terme de la démarche interprétative de l'*exemplum*, deux échecs de plus au bilan de la négociation québécoise, échecs garants des échecs futurs, si les Québécois ne se décident pas à se gouverner. En effet, les noms d'événements (Meech, Charlottetown) apparaissent comme des résumés de micro-récits implicites dont la narration n'est pas développée dans l'*exemplum*. Cette démarche interprétative des faits historiques contribue ainsi au « récit » itératif, activé par ce *toujours* qui, pour sa part, agit comme connotateur de la mémoire¹⁴.

Balançant entre l'argument du gaspillage et celui de direction, le développement vise à faire comprendre l'investissement que représentent les démarches québécoises d'affirmation et suggère lourdement qu'il n'y a qu'une voie à suivre pour atteindre à l'épanouissement comme peuple : la souveraineté politique de la nation québécoise. Or, les arguments sont fondés sur une matrice qui se lit en palimpseste : les valeurs de solidarité et de sérénité ne sont pas nées d'hier.

Au contraire, l'histoire serait tissée autour de ces constantes, vérifiables dans l'histoire, et donc porteuses d'avenir. Cette dernière affirmation est aisément déductible dans la logique de l'*exemplum* par référence au passé puisque celui-ci fonctionne dans l'implicite par l'argument de succession complexifié. L'argument se construit selon deux types de succession qui invoquent inexorablement la mémoire collective. L'un, négatif, relève celui des blocages canadiens : on a, depuis quinze

ans, connu plusieurs débats constitutionnels (encore Meech et Charlottetown). L'autre, positif, fait émerger la qualité constante des valeurs de solidarité et de sérénité, qui, même devant l'échec des tentatives de négociations, se sont enrichies et renforcées par des expériences.

La métaphore du chemin dessine une fois de plus l'argument de direction. Refuser de voter « oui » relèverait du refus de laisser présager des événements consécutifs nuisibles que nous pourrions imaginer comme semblables à « ceux qui ont déjà été vécus ». Les conséquences sont tracées en fourche, dans ce dilemme apparent, où la première branche est explicitée dans l'extrait cité. On aurait, si l'on vote « non », à souffrir d'un immobilisme puis d'une mort, déjà latente dans l'insuccès de la négociation d'un Québec distinct au sein du Canada : c'est le « cul-de-sac dangereux ». Si l'on vote « oui », il n'y aura plus de « chicanes entre Québec et Ottawa », il sera possible d'accéder au statut légal que les souverainistes posent comme légitime : l'indépendance.

Les extraits cités favorisaient la mise en lumière des fonctions de la micro-narration en ce qui a trait aux arguments puisés dans le passé. Ajoutant à la seule valeur de l'*exemplum* par référence au passé, l'*exemplar* implicite propose un modèle passé à imiter au présent.

L'exemplarité implicite

L'introduction du développement narratif de l'*exemplum* suivant fait presque figure de prétériton. En effet, alors que l'argument est en réalité fondé sur les valeurs de définitions acquises dans un passé remémoré par le

terme-clef de la Conquête, celles de peuple conquis et de culture survivante, l'auteur présente l'histoire comme quelque chose à dépasser. Toutefois, il démontrera que si les Québécois ne peuvent pas puiser des garanties d'avenir dans leur passé historique (ce qui est compris comme faux par ceux de même connivence), ils auraient l'occasion de voir dans le passé des autres peuples distincts une logique de causalité analogue à l'éventualité québécoise :

Nous ne savons pas ce qui nous attend puisque nous ne l'avons jamais vécu. Nous avons d'ailleurs les promesses de la vie éternelle, qui pour nous est en arrière. À cet égard, l'impression laissée par cette histoire n'est qu'une mauvaise habitude, mais très enracinée. Le passé nous fournit seulement l'exemple d'un petit train qui va loin.[...] Cela se comprend. Nous n'avons jamais été de grandes victimes, encore qu'il ait fallu lutter vigoureusement, après la Conquête, mais il y a de cela un siècle et demi et même deux¹⁵.

Le rappel du passé mythique, ayant comme point zéro de la référence l'événement historique de 1759, vient suggérer l'idée de la lutte et de l'enracinement dans un espace où le peuple aux racines françaises est en minorité, ou du moins sous une tutelle dominatrice. La formule « encore qu'il ait fallu » vient en ce sens réactiver la mémoire (et les soupirs qui viennent avec elle), mémoire qui ne saurait accepter la teneur première de l'assertion suivante : « D'expérience, nous ne savons rien d'un peuple éperdu et brisé¹⁶. »

Cet énoncé mi-ironique, mi-prophétique, vient obscurcir les rapports du peuple québécois avec son propre passé pour mieux mettre en lumière l'exemplarité que

l'auteur vient suggérer d'après l'expérience de peuples ayant vécu des situations analogues dans leur passé collectif. Le discours de connivence espéré reviendrait en effet sur les mots de Vadeboncoeur pour évoquer les souffrances dues à la Conquête et clamer : « Oui, nous le savons d'expérience, ne laissons pas les événements passés se répéter. » Les *événements*, c'est-à-dire, en vrac : l'imposition du serment du Test dès 1763 ; la perte du pouvoir représentatif lors de l'union des deux Canada et la fonte désavantageuse des dettes en 1840 ; l'exil des ouvriers francophones aux États-Unis au tournant du siècle ; la crise de 1930 ; les arrestations massives de « révolutionnaires tranquilles » en octobre 1970... et l'on pourrait continuer longtemps en puisant dans le bassin d'événements significatifs de la mémoire collective, rendu exhaustif par un Pierre Graveline, auteur des chroniques réunies dans *Une planète nommée Québec*¹⁷.

Mais Pierre Vadeboncoeur préfère dresser le tableau sombre d'une autre histoire, puisque le modèle exemplaire se comprend mieux lorsqu'il se distingue d'un tout déjà approprié. D'une part, l'histoire lui apparaît comme une preuve évidente et riche en soi, étant presque un argument d'autorité – du moins dans le cas des Irlandais –, et, d'autre part, Vadeboncoeur crée un *exemplar* pour dénoncer implicitement l'inférence bien connue des Québécois, à propos de leurs ancêtres canadiens-français écorchés par le rapport Durham, « peuple sans histoire ni culture » :

Mais demandez à un Juif préoccupé de la condition juive ce qu'est une aliénation ethnique. Demandez-le aux Irlandais, qui ont de l'histoire. Ou, plus simplement, interrogez des Canadiens français de Saint-Boniface ou de Moncton. [...] La conclusion est évidente¹⁸.

La conclusion reste évidemment à tirer. La figure de l'aposiopèse impose au lecteur la motivation de l'exemple. En effet, la réticence de l'orateur, l'interruption volontaire de la phrase qui clôt l'*exemplum* narratif met le lecteur dans le coup, en lui laissant deviner le reste de la phrase. Aussi, en étant rapprochée de l'histoire d'autres peuples discriminés, l'histoire québécoise à venir – « à faire » – devrait-elle prendre un autre cours : ou bien le peuple endure et disparaît, ou bien le peuple s'impose et gouverne. Mais dans tous les cas, il faut se souvenir. L'*exemplar* dépasse sa seule valeur explicite. À un premier niveau de lecture, il vise à éveiller la mémoire non consignée de chacun des Québécois qui était présent en 1970. Implicitement, et à un second niveau de lecture, il vise à réunir les Québécois, tous confondus, qui souhaitent un changement. Il assemble, dans une image extérieure, télescopique, puisque antérieure au projet présent, les constituants nécessaires à sa réalisation future. L'action du présent se déduit alors de l'adéquation passé/futur et est subsumée par elle.

Il semble que la typologie des *exempla* par référence au passé recoupe, du moins dans le cas des deux textes étudiés, trois arguments : la succession, le gaspillage et la direction. En effet, l'argumentaire fondé sur un passé complexifié en différents vecteurs identitaires (histoire, mémoire, passé, bagage collectif) trouve lui aussi, comme le discours, sa forme sur une ligne. La ligne argumentative et la ligne du temps viennent ainsi rendre service au développement narratif. Celui-ci s'impose par l'existence d'événements passés devenus signifiants. Aussi l'implicite de l'*exemplar* va-t-il se dissoudre, au moyen d'inférences de connivence, au profit de la

justesse du modèle proposé. Puisé dans l'expérience passée, le modèle donne lieu à un retour sur soi, à un narcissisme fécond qui permet de retrouver la volonté de changement de « nos jeunes années ». L'*exemplar* implicite, même s'il fonctionne dans un bassin d'événements passés pour le cas qui nous intéresse, donne l'occasion au discours souverainiste d'intégrer plus de Québécois au projet de l'indépendance. En effet, l'argument est double : d'une part, il éveille la mémoire des Québécois « de souche », d'autre part, il invite tous les Québécois à la comparaison, en prenant comme exemple une situation qui n'est pas vécue, en vue de proposer un projet neuf¹⁹. L'argument de définition prend racine dans des récits moyens qui comprennent souvent des micro-développements pouvant être étudiés en eux-mêmes, comme nous l'avons fait, en stipulant leur caractère auto-référenciel. Plusieurs autres arguments se croisent en intersection à différents niveaux de lecture. Il n'est donc pas aisé de conclure de façon univoque en ne repérant que quelques éléments constitutifs de l'argumentaire souverainiste. Toutefois, le *topos* de quantité nous assure de l'importance du rappel du passé dans le raisonnement, puisqu'il fonde les valeurs québécoises sur le long terme. Cela nous permet d'avancer qu'histoire et mémoire confondues servent la connivence, elle-même responsable de la réception du message souverainiste.

Notes

1. Jacques Parizeau, *Pour un Québec souverain*: Montréal, V.L.B., 1997, p. 156.
2. *Ibid.*, p. 113.
3. *Ibid.*

4. Nous entendons le mot « discours » à la manière dont Roland Barthes comprend le terme « texte », c'est-à-dire comme un ensemble de textes (de discours) non homogène mais dirigé dans le sens du récit principal. Dans le cas qui nous intéresse, il s'agit des discours qui promeuvent la souveraineté du Québec.
5. Nous faisons ici référence aux Pierre Vadeboncoeur, Pierre Falardeau, Guy Bouthillier, Jacques Limoges, Josée Legault, Fernand Dumont, Pierre Graveline. Nous ne nommons que des auteurs dont nous avons étudié les principaux textes portant sur le souvenir, perçu comme vecteur identitaire essentiel de l'identité québécoise, et sur l'action de se souvenir, comme une pratique nécessaire à l'identitaire québécois. Nous entendons par « identitaire » une figure de référence commun ; par « identité », nous entendons plutôt une pratique contribuant à la pérennité, voire au renouvellement, de l'identitaire.
6. Nous employons les définitions et la méthode d'Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, Paris : P.U.F., 1994.
7. L'expression est de Paul Veyne.
8. Régine Robin, « Citoyenneté culturaliste, citoyenneté civique », dans Khadiyatoulah Fall, *Mots, représentations. Enjeux dans les contacts interethniques et interculturels*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1994, p. 200.
9. Nous entendons par « histoire » le récit d'événements historiques accrédités par l'institution historique québécoise. L'histoire s'énonce, ses hypothèses se prouvent et sa méthode se critique. La « mémoire » est une appropriation personnelle de données historiques, de mythes et d'objets de mémoire, c'est-à-dire qu'elle se fonde dans un bassin d'images souvent fortement connotées par les traditions familiales et/ou culturelles. Pour qu'il y ait « mémoire », il faut nécessairement qu'ait opéré un certain « oubli ». L'histoire vient répondre à un besoin de mémoire ; la mémoire donne souvent de nouvelles problématiques à l'historien. Une telle réflexion ne vise ni à légitimer ni à réduire l'argumentation souverainiste. Elle est plutôt un outil d'observation au moyen duquel nous cherchons à dégager les bornes d'un discours prédominant au Québec pendant la période pré-référendaire de 1995. Nous cherchons de même à donner les moyens d'apprécier la qualité rhétorique des *exempla* dont l'omniprésence donne l'impression de baigner dans un grand récit.
10. *Le cœur à l'ouvrage* est construit d'après les propos recueillis lors des commissions itinérantes sur l'avenir du Québec qui ont

précédé le référendum du 30 octobre 1995. Remplis de statistiques et d'hypotypes, ce texte rassemble plusieurs éléments constitutifs du discours politique souverainiste dont l'objectif tend à rallier un maximum de citoyens du Québec sous la même bannière identitaire. *Le cœur à l'ouvrage* vise à canaliser la force motrice populaire : la volonté de voir des changements s'effectuer dans l'ordre social. La dualité du message pré-référendaire pour le « oui » oscille entre le régénération de la mémoire collective des Québécois et la proposition d'un projet d'avenir à la mesure d'un Québec contemporain, aux réalités culturelles et économiques nouvelles, issu d'un Québec traditionnel modernisé dans les années de la Révolution tranquille.

11. Pierre Vadeboncoeur, *Gouverner ou disparaître*, Montréal : Typo, 1993.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, p. 12.
14. *Le cœur à l'ouvrage* vient quant à lui fixer un ultimatum à ce combat *historique*, en déplaçant la consécution négative (les échecs) vers une suite positive de conséquences (la vaillance au combat). Ce sommaire narratif remplit les mêmes fonctions argumentatives en ce qu'il compose un récit référenciel. En effet, le développement narratif suivant vise précisément à délibérer. Il s'agit, dans une page, la dernière du *Cœur à l'ouvrage*, de rassembler les arguments de valeur sûre, comme ceux de l'histoire, et de terminer le discours en visant juste et large, afin que les lecteurs soient convaincus qu'il faille voter « oui » à la souveraineté du Québec. En inscrivant l'altérité dans une véritable page d'histoire « à faire », il semble que le recours au passé soit essentiel : « Le référendum, finalement, c'est un rendez-vous avec la suite logique de notre histoire. Depuis une quinzaine d'années, la marche des Québécois pour leur affirmation [...] a été freinée par les blocages canadiens, et par une constitution qui nous a été imposée contre notre gré. Pour poursuivre notre développement comme peuple, et pour retrouver une saine coopération avec nos voisins canadiens, il faut franchir l'étape d'un « oui », avec la solidarité et la sérénité qui ont marqué notre histoire. » *Le camp du changement*, Québec : Le camp du oui, 1995, p. 83.
15. Pierre Vadeboncoeur, *op. cit.*, p. 162.
16. *Ibid.*
17. Le directeur des éditions du groupe Ville-Marie est l'auteur d'*Une planète nommée Québec*, Montréal : V.L.B., qui réunit des

chroniques *sociales et politiques* pour la plupart publiées dans *Le Devoir* entre 1992 et 1995, alors que l'auteur était aussi chroniqueur politique pour le quotidien.

18. Pierre Vadeboncoeur, *op. cit.*, p. 162-163.
19. Eric Hobsbawm et d'autres théoriciens définissent la nation comme «les membres d'une communauté qui désirent vivre ensemble sous le même gouvernement, et désirent être gouvernés par eux-mêmes ou exclusivement par une partie d'eux-mêmes», *Nations et nationalismes depuis 1780: programme, mythe, réalité*, Paris: Gallimard, 1992, p. 30.